Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 20 (1882)
Heft: 39

Artikel: C'est une âme : [suite]
Autor: Berthaud, Max
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-187151

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

gnont po ne pas dégringolâ ; mâ Pierro que ruminâvè 'na malice, lâo criè : « Teri fermo ! » et âo mêmo momeint ye dit âo grand Fréderi : « Fo on coup dè détrau à la brantse ! » Fréderi copè la brantse, que sè dépond ein s'écouesseint et ein faseint dâi pétâïes dâo diablio, et que cédè ; et vouaiquie mé dou lulus que rebedoulont avau lo dérupito ein sè graffougneint la frimousse permi lè broussaillès, ein dégrusseint lâo fins z'haillons âi bossons d'épenès et ein crieint ein âide. Quand sè pâovont relévâ et que vayont Pierro et lo muteni que sè tegnont lo veintro d'âotant que recaffâvont, lè dou cousins sè sont de : ils se moquent de nous ! et furieux, l'ont décampâ sein derè bondzo à Pierro; sont z'u répreindre lâo parapliodze qu'étâi resta à l'hoto et sont parti repreindrè lo train à Croy sein eimportâ pi on demi déci d'édhie dè cerise ; et du adon, diabe lo pas qu'on ein a jamé revu ion per tsi Pierro.

Renseignements utiles.

Depuis que le professeur Kolbe a découvert la fabrication artificielle de l'*acide salicylique* et que ce produit est devenu article de commerce, son emploi se généralise de plus en plus pour la conservation de toutes les substances alimentaires sujettes à la fermentation, à la moisissure, à la décomposition, etc.

L'acide salicylique est une poudre blanche soluble, sans odeur et sans goût, qui se vend par boîtes de 1000, 500, 100, 50 et 20 grammes, accompagnées des instructions nécessaires sur la manière de s'en servir. Voici, du reste, quelques indications :

La viande. Frotter la surface, particulièrement les parties grasses, avec l'acide sec.

Œufs frais. Les placer, pendant une demi-heure, dans l'eau salicylée froide, renforcée par quelques cuillerées à thé d'alcool salicylé.

Le lait. Y mêler une cuillerée de poudre par deux litres.

Le beurre. Le laver dans l'eau bien salicylée et l'envelopper d'un linge qui y a été trempé.

Les conserves de fruits, légumes, etc., *les marinades, le jus de fruit*, etc. Distribuer sur chaque kilogramme une demi-cuillerée de poudre et saupoudrer la surface au-dessous du couvercle. On nous dit que, pour les confitures, par exemple, il suffit de tremper dans de l'eau salicylée, la rondelle de papier qui s'applique à la surface. Cet acide rend aussi de très grands services dans toutes les industries fermentatives, ainsi que dans le traitement de diverses maladies du bétail. — Voir aux annonces.

2 **C'est une âme.**

Je me sentais d'humeur taquine. Tant de beauté me causait quelque dépit. Pourquoi ? Je n'en savais pas la raison, et je dois dire que je ne la cherchais pas. J'aurais dû me trouver trop heureux dans cette corbeille de fleurs et il eût été sensé d'en admirer la beauté et d'en respirer tout simplement le parfum. Je le respirais, mais il m'étourdissait ; je contemplais la grâce des formes et la splendeur des couleurs, mais ce doux spectacle me troublait, et je m'en voulais d'être troublé. J'avais une envie folle de provoquer des impertinences et d'y répondre par le persiflage. Je hasardai une provocation.

— On prétend, lui dis-je... — je n'osais prendre la responsabilité du dire, — on prétend que les erreurs du cœur en Angleterre sont moins excusables que chez nous, parce qu'elles ont moins l'attrait du fruit défendu.

— Grand éloge pour les Françaises, dit miss Jane en pinçant les lèvres. Ce n'est pas l'entraînement du cœur qui les pousse, c'est l'amour du mal qui les conduit.

— Ce que vous appelez l'amour du mal, nous le nommons passion ; ce que vous nommez l'entraînement du cœur, nous l'appelons goût du plaisir.

— Et c'est seulement ce dernier que dédaignent les Françaises, parce qu'il leur est permis.

— Tandis qu'aux Anglaises il est permis l'un et l'autre sans qu'elles abusent beaucoup de la passion.

— Il y a longtemps, monsieur, que vous êtes en Angleterre ? me demanda miss Jane en rapprochant les paupières pour m'examiner mieux.

— Quinze jours environ.

— Mais vous y êtes venu... souvent ?

— Trois fois ; je n'y ai jamais séjourné plus de six semaines.

— En vérité ! Et vous nous connaissez si bien ?

— Je le crois, du moins.

— Vous vous trompez, monsieur, vous n'y entendez rien.

Et Jane, se levant brusquement, me laissa aux mains de ses quatre sœurs, qui étaient d'ailleurs trop occupées de ce qui se passait sur la rivière pour avoir prêté la moindre attention à l'entretien.

A peine la jeune fille se fut-elle éloignée, que j'en ressentis une vive contrariété, quelque chose comme un chagrin naissant. Je m'accusai de maladresse, de défaut de tact, presque de brutalité. Qu'avais-je besoin d'établir des comparaisons et de forger des distinctions subtiles ? Le plaisir de contredire, de piquer au jeu, de faire du paradoxe. Maudite démangeaison ! je ne m'en guérirais donc jamais.

Elle était cependant charmante, cette jeune fille, belle à ravir, souriante, gracieuse, ne demandant qu'à plaire et à se rendre aimable. Comment avais-je payé ses bonnes intentions ? Pourquoi m'étais-je armé en guerre contre elle ? pourquoi cette envie funeste de lui faire sentir l'aiguillon de mon esprit ? Ah ! il était beau, mon esprit ! et que son aiguillon était fin ! Je me serais volontiers enfoncé dans les chairs tous les aiguillons des quatre sœurs, si celles-ci, trop distraites par le spectacle du dehors, avaient daigné s'apercevoir que j'avais besoin de toutes leurs épingles pour m'infliger un supplice mérité.

J'aperçus à ce moment la belle Jane qui causait en riant avec un grand jeune homme blond, le plus anglais d'aspect qu'on pût rêver. Je pensai aussitôt qu'ils étaient faits pour s'entendre, et que sans doute ils s'entendaient fort, puisqu'ils riaient de si bon cœur tous les deux. Cela me donna aussi la volonté de rire, mais je ne pus y parvenir. Je fis sans doute une affreuse grimace, car la dame de la maison m'ayant aperçu, vint à moi et, d'un air de commisération :

— Comment, me dit-elle, vous êtes seul ?

— Je ne suis pas seul, répondis-je ; je suis dans la gracieuse compagnie de ces quatre demoiselles !...

— Je veux dire que Jane vous a quitté... Jane, le savez-vous, c'est une âme...

J'avais bonne envie d'ajouter : c'est aussi un corps, et ce corps a une bouche qui montre ses dents volontiers. Je retins ma colère. J'étais vraiment en colère. Je ne sais si mistress Barton s'en aperçut, mais, comme pour me calmer, elle me prit doucement le bras et me conduisit près des rieurs.

— Monsieur Max, me dit-elle, il faut que je vous présente le jeune lord P... Il n'attend que sa vingt-cinquième année pour s'asseoir dans la Chambre haute.

Je fis un salut fort guindé au jeune lord et, jetant un regard à la dérobée sur miss Jane, je surpris dans ses yeux une expression singulière. Je suis sûr qu'elle me hait, me dis-je en moi-même. Son regard, en effet, avait une étrange intensité. J'étais encore trop en colère pour

le pouvoir définir, mais je ne doutais plus qu'en moins d'une heure je ne fusse devenu pour elle un objet d'aversion.

Certes, je le lui rendais bien. Pouvait-on rien voir de plus déplaisant que cette beauté parfaite, avec des yeux si beaux et si doux, une bouche toujours souriante et gaie, un teint pétri de lys et de roses, comme aurait dit mon grand-père, des cheveux pareils à des touffes de soie écrue, des épaules, des bras, une taille!... enfin un être abominable, le diable en personne, mais un diable qui n'aurait pas encore quitté le paradis. Comme je l'aurais volontiers battue, si j'avais osé la saisir dans mes bras!

Le jeune lord P... n'eut pas plutôt fait ma précieuse connaissance, qu'il saisit l'occasion pour s'échapper. Il sortait d'Oxford et voulait voir la victoire d'Oxford, bleu foncé. Mistress Barton mit le bras de sa sœur sur le mien et lui dit:

— Jane, conduis monsieur Max à la salle à manger.

Je crus sentir que miss Jane voulait dégager son bras. Effet de l'aversion. Je le retins prisonnier; elle se résigna, mais ce ne fut pas sans rébellion. *(A suivre.)*

Un voyageur descendait un jour dans un de nos hôtels de montagne où l'on n'est pas mal écorché, surtout cette année, si peu favorable aux marchands de côtelettes qui ne vivent que du passage des touristes pendant deux ou trois mois d'été.

Notre voyageur entre donc là pour se reposer un peu avant de pousser plus loin et demande seulement un potage. Au moment de partir, le garçon lui présente une note de fr. 3. 50.

— Trois francs cinquante, un potage! s'écrie le voyageur avec stupéfaction, vous moquez-vous de moi?

Il fait venir le maître de l'établissement, qui lui affirme que c'est le prix, et qui lui fait observer que le potage était excellent.

Excellent, j'en conviens, dit le voyageur, mais un peu cher.

Et il s'éloigna après avoir payé la somme.

Le lendemain, le maître d'hôtel reçoit une lettre timbrée d'une ville voisine. Elle contenait ces simples mots:

« Votre potage était excellent, j'en conviens, mais un peu cher. »

Deux ou trois jours après, seconde lettre datée d'une autre localité et contenant exactement la même phrase.

Cela dura onze mois. Pendant ces onze mois, l'infortuné maître d'hôtel reçut chaque semaine une lettre ainsi conçue:

« Votre potage était excellent, j'en conviens, mais un peu cher. »

Le voyageur, féroce dans sa rancune, se livrait à cette singulière correspondance dans chaque ville où il s'arrêtait. Pour forcer sa victime à boire le calice jusqu'à la lie et pour l'empêcher de jeter la lettre au simple aspect de l'écriture, il avait soin d'en faire écrire l'adresse par une main étrangère.

Au bout du onzième mois, le maître d'hôtel, qui donnait depuis quelque temps des signes d'égarement, devint complètement fou. On fut obligé de l'enfermer. Sa folie était taciturne. De loin en loin seulement, il desserrait les lèvres pour murmurer:

« Excellent, mais un peu cher. »

M. Guibollard vient de dîner en tête-à-tête avec sa femme; et tout en savourant sa tasse de café, il éreinte successivement ses meilleurs amis.

— Ah! mon cher, s'écrie Madame, tu es vraiment bien mauvaise langue pour un homme.

— —

Une respectable dame tombe dans une douce somnolence au milieu du sermon et laisse tomber son psautier.

Le bruit que fait le livre en tombant la réveille à moitié.

— Bon! fait-elle à demi-voix, se croyant en présence d'un nouvel exploit de sa domestique, parions que cette bécasse m'a encore cassé un pot.

— —

Nous avons sous les yeux une enveloppe qui a contenu une lettre venant de France et adressée au syndic de Lausanne comme suit:

MONSIEUR LE MAIRE,
St Dique
A LAUSANNE (Suisse).

— —

Un paysan des bords de la Broye soutenait un procès dont il avait confié la direction à un procureur de la ville voisine. Ce dernier, qui ne voyait pas venir d'argent, disait toujours à son client: « Mon ami, votre affaire est si embrouillée, que je n'y vois goutte. »

Le paysan comprenant ce que ça voulait dire, tire de sa poche deux écus, les présente au procureur en disant: « Tenez, monsieur, voici une paire de besicles.

— —

Aux premiers temps de son retour, en 1815, Louis XVIII parcourut les différentes localités de la banlieue de Paris. Les fonctionnaires municipaux, heureux de revêtir leur écharpe et de déployer leur éloquence, sollicitaient l'honneur de posséder l'auguste visiteur. Le maire de Montmorency, regrettant vivement de voir que sa commune fût laissée dans l'oubli, prit le parti de s'adresser directement au roi. Voici le texte officiel de sa missive:

« Sire,

« Nous savons que Votre Majesté procure souvent aux populations qui avoisinent la capitale le bonheur de la voir. Notre commune est tout au plus à quatre lieues de Paris, et cependant nous n'avons pas encore pu contempler les traits chéris du meilleur des rois.

« On a peut-être dit à Votre Majesté qu'il est difficile d'arriver chez nous. On vous trompe, Sire! Les ânes montent avec la plus grande facilité. D'après cela, nous espérons vous voir bientôt, et, dans cette attente, j'ai l'honneur d'être, etc. »

En recevant cette épître, Louis XVIII rit aux éclats, et quelques jours après, monté sur la plus belle bourrique de la vallée, il entrait triomphalement dans la commune et serrait affectueusement la main du maire de Montmorency.

Nous avons reçu divers problèmes et questions pour lesquels nous remercions les personnes qui ont bien voulu nous les envoyer. Nous les utiliserons prochainement.

IMPRIMERIE HOWARD GUILLOUD & Cie